

« LE BREF ESSAI SUR LE FÉTICHISME M'A ÉLECTRISÉE »
« Fétichisme » (1927) dans l'histoire éditoriale de la psychanalyse

[Henriette Michaud](#)

L'Harmattan | « Che vuoi ? »

2009/2 N° 32 | pages 73 à 84

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296106802

DOI 10.3917/chev.032.0073

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2009-2-page-73.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fetischismus, 1927

« Le bref essai sur le fétichisme m'a électrisée »

« Fétichisme » (1927) dans l'histoire éditoriale
de la psychanalyse

Henriette Michaud

En contrepoint de la contribution de Jef Le Troquer sur l'article de Freud « Fetischismus », je propose quelques remarques sur le contexte d'écriture de l'article de 1927, au miroir des échanges de Freud cet été-là. De façon curieuse, le texte paraît en premier dans l'*Almanach*, comme en témoigne la lettre de Lou Salomé citée en titre, sur laquelle je reviendrai. La publication de cet essai, à la croisée de plusieurs revues, occupe une place particulière dans l'histoire du mouvement psychanalytique à la fin des années 1920.

En particulier, la correspondance avec Max Eitingon, désormais disponible en français dans l'excellente traduction d'Olivier Mannoni¹, esquisse un paysage de la pensée freudienne au temps de sa maturité (plus de soixante lettres pour la seule année 1927). On souligne souvent, à la suite de Freud, combien sa vie est adossée à la psychanalyse, et la psychanalyse à sa vie. L'essai sur le fétichisme, rédigé en quelques jours pendant l'été 1927, et publié d'abord dans l'*Almanach pour 1928* (Vienne, 1927), ce qui constitue, nous le verrons, une anomalie, en donne un exemple parlant. Il vaut la peine de s'attacher aux circonstances de la rédaction, de la publication et de la réception, telles que cette correspondance les éclaire vivement.

On est frappé d'emblée par le contraste entre la complexité de l'enjeu du texte, qui dépasse largement la question du fétichisme sexuel pour ouvrir à la découverte de la notion de clivage et l'atmosphère légère et amicale qui a présidé à l'écriture de l'essai : en quelques jours de vacances, Freud rédige son manuscrit et l'envoi pour une publication quasiment immédiate et parallèle dans plusieurs revues du *Verlag*. Il a eu le temps, en une semaine, de vérifier que

personne (et surtout pas Stekel) n'a exprimé la même idée auparavant sur la question, et que la différence entre déni et scotomisation – qui l'oppose à Laforgue – est clairement posée. Il ajoute à ce sujet une note dans son essai. Il écrit, en même temps, un travail sur l'humour, qui sera lu au Congrès de septembre...

Les échanges de lettres, souvent quotidiens, soulignent, d'une façon dont on ne parle pas si souvent, l'importance cruciale de la maison d'édition de Freud à Vienne (*Verlag*), notamment en ces années charnières, 1925-1930, où la psychanalyse joue sa survie dans l'indépendance de ses moyens d'édition et la poursuite de son expansion internationale. Une maison d'édition indépendante, comme Freud l'écrit à plusieurs reprises à Eitingon, constitue la « colonne vertébrale » de la psychanalyse et « la condition de l'indépendance de la pensée ».

À partir de quelques phrases cueillies dans les lettres échangées par Freud avec ses disciples proches pendant l'été 1927, et la réaction de Lou Salomé à la parution de l'essai en novembre, je rassemble en bouquet sept remarques pour éclairer par ses marges le texte sur le fétichisme.

1. « *Humour et Fétichisme* sont arrivés spontanément, comme des surprises »

En août 1927, Freud a soixante et onze ans. Trois ans auparavant, il écrivait dans son *Autoprésentation* que, « averti de [sa] fin prochaine par une maladie grave, [il pouvait] penser avec sérénité intérieure à la cessation de [sa] propre production ». Et voilà que sa créativité renaît. Il écrit à Eitingon, le 16 août, alors que les deux articles sont déjà terminés :

« La bonne vie au Semmering a résolument provoqué une petite renaissance de ma capacité au travail. Tous deux, *Humour et Fétichisme* sont arrivés spontanément, comme des surprises » (451F).

Spontanéité qui doit quelque chose au repos estival, puisque Freud se trouve à la montagne. « Le Semmering rayonne dans toute son aimable splendeur », écrivait-il le 8 août à Ferenczi. Dix ans plus tard, il juge important de mentionner à nouveau la « surprise » de cette trouvaille de l'été 1927 parmi ses dernières avancées. En effet, dans la postface de la réédition américaine de l'*Autoprésentation* (1935), on lit sous sa plume :

« Des fils qui s'étaient entremêlés au cours de mon évolution commencèrent à se séparer, des intérêts qui m'étaient venus sur le tard sont passés au second plan, et d'autres plus anciens, plus originaux, se

« Le bref essai sur le fétichisme m'a électrisée »

sont à nouveaux imposés. Au cours des dix dernières années, je me suis encore lancé dans certains pans de travail analytique importants, comme la révision du problème de l'angoisse dans *Inhibition, symptôme, angoisse* en 1926, ou bien j'ai réussi, en 1927, à élucider pleinement le "fétichisme sexuel". »

Parmi ces « intérêts plus anciens » figurait la question centrale du déni par clivage, dont Freud donne encore une autre formulation en 1938, dans son *Abrégé de psychanalyse*, un texte quasiment testamentaire, publié après sa mort :

« Dans toute psychose existe un clivage du moi, et si nous tenons tant à ce postulat, c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement dans ces dernières aussi. Je m'en suis d'abord moi-même convaincu en ce qui concerne le cas du fétichisme. Cette anomalie, qu'on peut ranger parmi les perversions, se fonde, on le sait, sur le fait que le patient (la plupart du temps un homme) se refuse à croire au manque de pénis de la femme, ce manque lui étant très pénible parce qu'il prouve la possibilité de sa propre castration. »²

2. « L'essai sur le fétichisme, comme vous l'avez souhaité »

Ma deuxième remarque porte sur l'importance de l'entourage de travail pour susciter et soutenir les mouvements de pensée. Freud n'était pas un chercheur solitaire, même si, comme nous allons le voir, il n'aimait pas qu'on vint chasser sur son territoire. Il avait besoin de l'adhésion de ses disciples. Le 6 août, il écrit :

« Cher Max,
[...] Que direz-vous si je vous avoue que j'ai bel et bien achevé un essai sur le fétichisme (il fait 6 pages) pour la *Zeitschrift I*, 1928, comme vous l'avez souhaité ? » (451F)

Dans la chronologie de l'écriture de l'essai, la première mention apparaît ici. C'est donc Max Eitingon qui a demandé cet article à Freud, qui lui « avoue » en retour (*ich gestehe*) avoir commis ces lignes en complicité avec lui. Avec « sérieux », mais non dénué de coquetterie. Eitingon avait rendu visite à Freud au Semmering fin juillet, et ce dernier s'était aussitôt appliqué à la tâche. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agissait nullement d'un travail de commande, mais d'une « prise de plume » sur un sujet depuis longtemps sur le métier. Freud y rappelle d'ailleurs la façon dont il avait déjà abordé la question dans le « Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », en 1910.

Un artiste, rappelons-le, qui n'achevait jamais ses œuvres parce qu'il manquait toujours un élément à leur accomplissement.

Freud écrit son texte rapidement, en quelques jours. La seule chose qui le ralentisse est de s'assurer que Stekel, un ex-disciple qui vient de publier un épais volume sur le fétichisme, ne l'a pas devancé sur son terrain en développant une idée analogue. Il met immédiatement son « équipe » au travail : Wittels est chargé de parcourir le volume. Dans sa lettre du 6 août, Freud note :

« Je ne peux pas encore l'envoyer parce que Stekel a écrit sur ce sujet un gros livre que, par écoëurement, je ne veux pas lire, et j'ai demandé à Wittels de me faire part du résultat de cet opus, s'il en existe un. Je dois attendre sa réponse » (*ibid.*).

La veille, Ferenczi lui écrivait pour lui demander : « Est-il vrai que vous préparez un travail sur le fétichisme ? » (1102 FER³). Freud répond à son ami le 8 août, en des termes encore plus directs que dans la lettre à Eitingon :

« [...] par ailleurs, j'avoue que j'écris un article de six pages concernant le fétichisme, destiné à la *Zeitschrift-1* de 1928. Un fait étrange me force à retenir encore le manuscrit. On sait que Stekel a écrit un gros livre sur ce sujet ; je ne peux pas me résoudre à le lire et je dois pourtant savoir si ma solution n'y est pas effleurée. J'ai donc écrit à Wittels pour information et dois attendre sa réponse. Je ne peux m'imaginer que quelqu'un ne puisse pas entrer dans une pièce de sa propre maison parce qu'un autre a fait ses besoins sur le sol.

Et de plus, j'écris un article sur l'humour pour l'*Almanach*. J'espère que tout cela ira bien ensemble. Tout est plus laborieux, bien sûr, qu'autrefois, au bon vieux temps » (1103 F).

La réponse de Wittels ne se fait pas attendre. La voie est libre pour la publication ; le texte est envoyé au directeur de la publication de la *Zeitschrift*, Rado.

« J'envoie ces jours-ci à Rado le manuscrit de *Fétichisme*. Wittels m'a été bien utile » (453F à Eitingon).

Or, pendant les mêmes journées de juillet, Freud écrit un autre texte, également original. Curieuse conjugaison que ces deux thèmes, apparemment éloignés. Sont-ils étrangers l'un à l'autre ? Pas si sûr. La contiguïté entre l'essai sur l'humour et celui sur le fétichisme, leur parution dans l'*Almanach*, en première publication dans les deux cas, mérite un détour.

« Le bref essai sur le fétichisme m'a électrisée »

3. « J'ai même commencé un essai ("De l'humour"), comme le réclame Storfer pour le nouvel *Almanach* »

Dans la lettre du 8 août 1927, citée plus haut, où Freud « avoue » qu'il écrit, à la demande d'Eitingon, un essai sur le fétichisme sexuel, il poursuit :

« J'ai même commencé un essai "Sur l'humour" ["über den Humor"], comme le réclame Storfer pour le nouvel *Almanach*. Je crains qu'il ne soit ennuyeux, mais c'est un sujet auquel je m'intéresse depuis longtemps, un problème que je n'avais pas résolu [*ungelöst*] à l'époque du *Mot d'esprit* » (453F).

L'alliance entre les deux essais, la véritable course à leur publication conjointe, peut paraître bizarre. Mais au-delà des demandes éditoriales, l'attelage « humour et perversion » ne se trouve-t-il pas, en quelque sorte, justifié précisément par deux modalités d'un même processus de clivage ? En effet, dans les deux cas, pour le fétichiste comme pour l'humoriste, on trouve une application décisive de la *Verleugnung*, ce démenti de la réalité allant de pair avec sa reconnaissance. Freud ne trouve-t-il pas dans l'humour, comme l'a fort bien développé Annie Tardits, une application du démenti ? « Quelqu'un se traite lui-même comme un enfant et joue *dans le même temps* le rôle de l'adulte supérieur. »⁴

Si les deux essais sont bien différents dans leur esprit, ils ont en commun de s'articuler tous deux sur la découverte d'un nouveau concept : le déni-désaveu-démenti (*Verleugnung*), notion présente depuis les *Trois essais* (1905), mais pas encore théorisée avant l'année 1927.

Anna Freud expédie l'article sur l'humour à Eitingon, le 12 août, « sur la demande de papa ». Eitingon a pour mission de l'envoyer, s'il lui agréé, à Storfer. Anna précise, cependant, qu'elle aimerait lire ce texte avant même sa publication, dès le Congrès de septembre 1927, où elle représente son père, trop fatigué pour s'y rendre. Eitingon accepte (455E). Freud renchérit, estimant « qu'un tel exemple d'utilisation non médicale de l'analyse pourrait aussi exercer une influence favorable sur l'ambiance avant la discussion imminente sur les profanes [*die Laien*] » (456F). En effet, le débat fait rage sur l'analyse « laïque », à la suite des difficultés de Reik. On voit ici comment chacun « réclame » les essais de Freud pour son propre compte – congrès, revue, almanach – ce qui éclaire les destins complexes des deux textes, qui se jouent sur les deux plans conjoints de la réflexion de fond et d'une politique éditoriale tendue. L'un des deux textes (« L'humour ») est divulgué avant même sa parution ; l'autre, qui

aurait dû paraître d'abord dans la *Zeitschrift*, et seulement l'année suivante dans l'*Almanach* (au titre des bonnes feuilles), y paraît alors que l'encre de la plume freudienne est à peine séchée.

Ces complications expliquent certains échanges de lettres, incompréhensibles quand l'ensemble n'a pas été décrypté, et qui avaient éveillé mon attention à première lecture. En voici un exemple, dans une lettre d'Eitingon à Freud datée du 14 août :

« [...] L'essai sur l'humour trouvera sa place au congrès. Rado est en voyage, mais je réclame aussi en son nom l'essai sur l'humour pour *Imago*, ce qui ne l'empêchera pas de paraître aussi dans l'*Almanach*. Comme m'en a informé Rado, Storfer souhaite lui aussi avoir l'essai sur le fétichisme pour l'*Almanach*. »

L'*Almanach de la psychanalyse* publiait rarement des textes originaux. Mais il était tiré à sept mille exemplaires, ce qui était considérable. L'importance grandissante des almanachs appelle une autre remarque, portant cette fois plus précisément sur le contexte éditorial des deux textes de 1927.

4. « Storfer souhaite lui aussi avoir l'essai sur le fétichisme pour l'*Almanach* » (455E, 14 août)

Les années 1925-1930 sont les plus productives de toutes pour le mouvement psychanalytique, qui cherche alors à se développer hors d'Autriche. La crise économique et politique ne se fait pas encore trop sentir, mais elle menace. L'aide financière d'Eitingon – puis de Marie Bonaparte – et les idées prometteuses du nouveau directeur du *Verlag*, Storfer, permettent un programme ambitieux de publications : à Vienne paraît la première édition complète (*Gesammelte Schriften*) des œuvres de Freud. À Londres, les *Collected Papers* rassemblent cinq volumes de traduction en anglais (à la Hogarth Press). À Paris, la première revue de psychanalyse (*Revue française de psychanalyse*) voit le jour, avec Laforgue et Marie Bonaparte.

Dès 1925, Storfer, le nouveau rédacteur en chef du *Verlag* (Rank a fait défection), se montre inventif. Lui-même journaliste et écrivain, il lance un almanach d'éditeur, dotant la « bonne petite maison d'édition » (Freud) d'un outil de « réclame », comme on disait à l'époque, pour diffuser livres et revues de la Maison d'édition psychanalytique auprès du grand public cultivé. Les almanachs reprennent les bonnes feuilles des publications les plus populaires de l'année précédente. Les deux premiers volumes paraissent en 1925 et 1926. Celui de novembre 1927, intitulé *Almanach pour l'année 1928*, s'ouvre sur les deux articles de Freud considérés dans ces lignes :

« Le bref essai sur le fétichisme m'a électrisée »

« L'humour » (p. 9 à 16) et « Fétichisme » (p. 17 à 24), suivis de travaux de Lou Salomé, Wittels, Reik, Reich, etc.

Tout naturellement, « L'humour » trouvait sa place dans l'*Almanach*. La présence de « Fétichisme » y est un peu étrange, car la thématique est difficile pour le public « laïc ». Cependant, Freud, moins prolifique en 1927 que par le passé, était très sollicité. Storfer voulait pousser les ventes des diverses revues, dont le nombre augmentait, et l'*Almanach* constituait un bon outil publicitaire. À l'épaisse *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* (revue internationale de psychanalyse), organe officiel de la psychanalyse depuis 1914, et à *Imago* (revue de psychanalyse appliquée aux sciences de la nature et de l'esprit) s'ajoutaient désormais une revue consacrée à la psychanalyse d'enfant (Anna Freud) et une autre à l'éducation (Aichorn, Meng, Bernfeld). C'est la raison pour laquelle les deux textes paraissent directement dans l'*Almanach*, en novembre 1927, au lieu de paraître d'abord dans la *Zeitschrift* (pour « Fétichisme »), et dans *Imago*, (pour « L'humour »), avant d'être repris dans l'*Almanach* de l'année suivante.

Comme je l'ai dit plus haut, Freud aimait travailler en lien étroit avec ses disciples, à condition qu'on ne le contredise pas. Ce point est illustré par les deux remarques suivantes.

5. « Le fétiche est une sorte de faux Demetrius »

Alors qu'il vient de finir la rédaction de l'essai, Freud expose de nouveau à Eitingon la position du fétichiste. À l'aide d'une métaphore savoureuse, qu'il n'a pas jugé utile d'insérer dans son texte, il compare le fétiche aux « faux Dimitri » de l'histoire russe.

« Je vous ai bien sûr déjà expliqué ce qu'est le fétiche ? Le succédané du pénis de la femme auquel on croit dans l'enfance et auquel on porte une haute estime, c'est-à-dire une sorte de faux Demetrius. C'est une alliance contre la castration et une protection contre l'homosexualité » (453F, 8 août 27).

Demetrius, ou Dimitri, le plus jeune fils d'Ivan le terrible, né en 1581, avait perdu la vie dans des circonstances mystérieuses (sans doute assassiné par Boris Godounov) en 1591, provoquant l'apparition de plusieurs « faux Dimitri ». Notons, au passage, qu'à la même époque Shakespeare donnait le nom de Demetrius à un personnage du *Songe d'une nuit d'été* (1596), qui justement usurpe l'identité d'un autre... Le premier « faux Demetrius » conquiert le trône en 1605, mais finit tragiquement. Au début du XVII^e siècle, nous informe le Larousse, « plusieurs aventuriers se firent passer pour le

tsarévitch. L'un d'eux détrôna Boris Godounov en 1605, avec l'aide de Polonais. Il fut massacré par une masse russe, et les Polonais avec eux ». Réussir l'imposture d'usurper la place du roi – entendez du père – grâce à une alliance dangereuse, au risque permanent d'un possible « massacre » entraînant l'allié dans la chute, serait l'enjeu du fétichiste.

Le fétiche comme faux-dimitri : le trait de plume est plaisant. Autant Freud aime à aiguïser son esprit à l'adresse de ses correspondants, autant il n'aime pas que l'on se mette en travers de ses élaborations en introduisant de nouveaux termes. C'est ainsi qu'il perçoit la façon dont Laforgue souhaite introduire dans la psychanalyse française le terme de « scotomisation », en parallèle avec celui de *Verleugnung*.

6. « Laforgue n'a rien d'un analyste »

Laforgue, l'un des chefs de file de la psychanalyse en France, avait publié l'année précédente, dans la *Zeitschrift* 1926, un texte sur « La scotomisation dans la schizophrénie ». En juillet 1927, il rend visite à Freud au Semmering pour défendre ce terme de « scotomisation », que Freud rejette. Freud ferraille avec lui et son travail sur le fétichisme garde la marque du différend, sous la forme d'une note ajoutée après la rédaction du texte. Freud brosse pour Eitingon un portrait de Laforgue – qu'il n'aimait pas –, « devenu trop gros, lourd et docte ». Extrait d'une lettre fort longue :

« [...] Laforgue : dans la discussion sur la scotomisation, il s'avère qu'il n'a rien d'un analyste. Il se fait une gloire d'avoir du mal à accepter les pensées qui ne sont pas les siennes, il a l'obligation de tout découvrir à sa manière personnelle. C'est la raison pour laquelle il étudie les psychoses de manière autonome, sans leur appliquer ce qu'on a appris dans le cas des névroses [...]. Je viens d'ajouter à ma critique de la scotomisation dans "Fétichisme" une note dans laquelle je me corrige moi-même, dès lors que Laforgue lui-même admet que la scotomisation est un concept issu de la psychologie de la psychose qui n'admet aucune application aux processus évolutifs ni aux névroses [...].

Je corrige et complète à présent *l'illusion* [*Avenir d'une illusion*], que Storfer veut déjà publier pour Noël, en guise de cadeau d'anniversaire pour Jésus-Christ » (465F, 13 septembre 1927).

L'intérêt de la position de Laforgue est peut-être de permettre à Freud de se positionner encore plus clairement : le fétiche permet « des applications aux processus évolutifs et aux névroses ». L'enjeu

« Le bref essai sur le fétichisme m'a électrisée »

de ces mots est considérable ; ce sont ces applications qui sont sans doute les plus prometteuses, sur le plan théorique. Je ne sais pas si le « grand public cultivé », à la lecture de l'essai sur le fétichisme, a été convaincu, choqué, ou même sensible à la réflexion freudienne. Mais Lou Andreas-Salomé, la « compreneuse » de Freud, lui manifeste aussitôt son enthousiasme, à sa manière personnelle que Freud aimait tant.

7. « Puis-je venir bavarder un peu ? »

On a souvent remarqué que les femmes analystes proches de Freud avaient les coudées bien plus franches que les hommes, ses rivaux directs. Freud écoute avec prédilection le « bavardage » de Lou, sa voix spontanée, si féminine – *so weiblich*, lui écrira-t-il. L'essai sur le fétichisme, s'exclame-t-elle, l'a « électrisée ». Dès sa lecture de l'*Almanach pour 1928*, auquel elle a également contribué par un texte original (« Conséquences à tirer du fait que c'est l'homme et non pas la femme qui a tué le père »), Lou s'empresse d'écrire à Freud :

« Cher Professeur,

Puis-je venir bavarder un peu ? Le bref essai sur le fétichisme dans l'*Almanach* m'a électrisée ! Il a de bout en bout quelque chose de convaincant. Jamais une idée comme celle-là ne me serait venue à l'esprit ! [...] L'*Almanach de 1928* contient de si sérieuses études, des autres aussi, que si j'avais su (l'année dernière ce n'était pas le cas), je n'aurais pas envoyé un simple feuilleton. Mais la proposition est arrivée tard : j'étais pressée [...]. En revanche, l'essai sur l'humour ne me convainc pas autant, etc. »

Elle commente longuement l'article sur le fétichisme, et explique pourquoi, à son avis, les femmes ne sont pas fétichistes.

« Pour les femmes, le grand choc de ne pas trouver son propre pénis chez la mère n'a jamais eu lieu. C'est au fond pour cela que se développe tout d'abord chez l'homme la situation de l'inceste qui lui donne une position masculine vis-à-vis de la mère, féminine ; il a donc avant l'"incestuosité", un point d'expérience extraordinaire qui est complètement réprimé et qui, dans la réalité en général, ne sera plus jamais pour lui un point de repère. »⁵

*

Les quelques lettres ici rapprochées et mises en perspective montrent l'enjeu éditorial et théorique de l'entrelacs serré d'échanges épistolaires auquel les questions de publication de l'article

« Fétichisme » ont donné lieu. Elle fait plus qu'éclairer un point d'histoire de la psychanalyse. Elle montre comment, et à quel point, l'élaboration de la pensée de Freud dépend du soutien de ses disciples, de leurs encouragements, voire de leur enthousiasme. Rencontre-t-on souvent des *Puis-je venir bavarder un peu... ?*

¹Freud (S.)/Eitingon (M.), *Correspondance*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Hachette, 2008.

²Freud (S.), *Abrégé de psychanalyse* (1938), Paris, PUF, 1949, p. 78.

³Freud (S.)/Ferenczi (S.), *Correspondance 1920-1933*, Paris, Calmann Lévy.

⁴Tardits (A.), « La psychanalyse appliquée, une question », in *L'Europe*, octobre 2008, numéro « Freud et la culture » coordonné par Fernand Cambon.

⁵Andreas-Salomé (L.), *Correspondance avec Sigmund Freud*, trad. Lily Jumel, Paris, Gallimard, 1970.